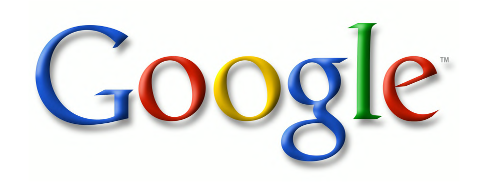

Google

Pugni · Le Violon du Diable · 1849

LE VIOLON DU DIABLE

BALLET FANTASTIQUE EN DEUX ACTES ET SIX TABLEAUX,

DE M. SAINT-LÉON,

MUSIQUE DE M. PUGNI,

DÉCORATIONS DE

MM. DESPLECHIN ET THIERRY,

Représenté sur le Théâtre de l'Opéra, le 19 janvier 1849.

PRIX : 1 FRANC.

PARIS.

Mme Ve JONAS,

ÉDITEUR-LIBRAIRE DU THÉATRE DE L'OPÉRA;

PASSAGE DU GRAND-CERF, 52, ET RUE MANDAR, 4.

TRESSE, PALAIS-NATIONAL, GALERIE DE CHARTRES, 2 ET 3.

1849

LE

VIOLON DU DIABLE

BALLET FANTASTIQUE EN DEUX ACTES ET SIX TABLEAUX

DE M. SAINT-LÉON,

MUSIQUE DE M. PUGNI,

DÉCORATIONS DE

MM. DESPLECHIN ET THIERRY,

REPRÉSENTÉ

SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA LE 19 JANVIER 1849.



PARIS,

Mme Ve JONAS, ÉDITEUR-LIBRAIRE DE L'OPÉRA,

PASSAGE DU GRAND-CERF, 32, ET RUE MANDAR, 4.

TRESSE, PALAIS-NATIONAL, GALERIE DE CHARTRES, 2 ET 3.

1849

DISTRIBUTION.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
URBAIN, célèbre violoniste	M. SAINT-LÉON.
GRÉGOIRE, son domestique.	M. BERTHIER.
LE COMTE DE WARDECK.	M. LENFANT.
LE BARON DE SAINT-IBARS.	M. FUSCH.
LE DOCTEUR MATHEUS.	M. CORALLI.
LE R. P. ANSELME.	M. CORNET.
HÉLÈNE DE WARDECK.	Mlle FANNY-CERRITO.
BÉATRIX, sa gouvernante.	Mlle PAULINE LAURENT.
URSULE, aubergiste.	Mlle ALINE DORSS.
SOLANGE, nourrice d'Urbain.	Mlle DELAGUET.

DANSE.

DEUXIÈME TABLEAU.

BALLABILE PAR Mme FANNY-CERRITO.

Mlles Sydonie-Toussaint, Mathilde, Rousseau, Gauden, Quenian, Cluchard, Jeunot, Lacoste, Dause, Legrain, Pierron, Lavel, Coryphées, et le corps de ballet.

TROISIÈME TABLEAU.

Pas de l'Ange et du Démon.

Par Mlles Fanny-Cerrito, avec solo de violon par M. Saint-Léon.

LES FLEURS ANIMÉES.

Divertissement final.

CINQUIÈME TABLEAU.

Pas de douze, par Mlles ROBERT, TAGLIONI,

Émarot, Caroline, Théodore, Barré, Galby, Franck, James, Paulus, Marquet, Drouet.

SIXIÈME TABLEAU.

INTRODUCTION DANSANTE,

par Mlle Fanny Cerrito et Mlles Théodore, Bassé, Galby, Paulus, James, Franck, Marquet, Drouet.

Pas de la Rose,

PAR Mlles FANNY CERRITO ET M. SAINT-LÉON,

Mlles Sydonie-Toussaint, Mathilde, Rousseau, Gendron, Quéniau, Clochard, Jeunot, Lacoste, Dause, Legrain, Pierron, Savel, et le corps de ballet.

LE

VIOLON DU DIABLE,

BALLET-FANTASTIQUE EN DEUX ACTES ET SIX TABLEAUX.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Les habitants de Roscoff, petit village de la Bretagne, se sont assemblés dans l'auberge du Cheval-Blanc pour y passer joyeusement la soirée du dimanche. Les uns vident des pots de vin en jouant aux cartes, les autres dansent au son de la cornemuse.

Un violent coup de tonnerre trouble soudain la gaîté générale. Les jeunes filles se tournent avec inquiétude du côté de la porte d'entrée, afin de s'assurer si elle est bien close. Mais leur frayeur devient plus grande quand elles voient debout sur le seuil un homme complétement vêtu de noir, et dont le visage, d'une pâleur cadavéreuse, a quelque chose d'étrange et de sinistre. Appuyé sur sa canne, et à demi drapé dans son manteau, cet homme promène sur l'assemblée ses yeux, qui brillent d'un feu sombre comme ceux du serpent, et semble satisfait de l'impression qu'il a produite.

— Vous avez peur de l'orage? dit-il en souriant; rassurez-vous, il se calme.

L'homme noir fait quelques pas dans la salle de l'auberge, et voyant que la foule s'éloigne de lui avec terreur, ajoute d'un air surpris:

— C'est donc moi qui vous épouvante?... Pourquoi cela?... Je suis un voyageur, je cherche un abri contre le mauvais temps. Allons, continuez vos jeux, je serais désolé d'être un trouble-fête.

— Il a raison, disent les jeunes gens en s'adressant aux danseuses, pourquoi aurions-nous peur de lui?

— Il est si affreux ! répondent-elles.

— Eh bien ! ne le regardez pas, et dansons.

Pendant que les quadrilles se reforment l'homme noir ouvre une tabatière qui contient du tabac d'Espagne, et après en avoir aspiré une prise il éternue trois fois. Chacun de ces éternuements fait tressaillir tous les assistants.

— En vérité, vous êtes de singuliers personnages, dit le voyageur, la moindre chose vous émeut. Ne vous occupez pas de moi, de grâce ! ne songez qu'à vous divertir.

Puis il s'approche de la cheminée, et secoue violemment son manteau, que la pluie a mouillé. Aussitôt les cartes s'envolent et se dispersent dans la salle, les verres et les bouteilles sont renversés, les vitres se brisent, et le joueur de cornemuse disparaît dans le tonneau sur lequel il se tient, et dont les douves s'affaissent sous ses pieds.

— Quel coup de vent ! dit Mme Ursule, la maîtresse de l'auberge, en faisant le signe de la croix.

— Cet homme a jeté un sort sur votre maison, s'écrient les assistants. Fuyons !

Mme Ursule tente en vain de les retenir ; la terreur s'est emparée d'eux ; ils sortent tous en désordre.

— Ces braves gens sont fous, dit le voyageur ; ils se figurent que c'est moi qui ai causé tous ces accidents.

— Oui, ils sont fous, reprend l'aubergiste, qui veut faire l'esprit fort, bien qu'elle se sente glacée d'effroi. Qui donc êtes-vous, monsieur ?

— Je suis le docteur Matheus, répond l'homme noir en dépliant un diplôme sur lequel son nom et son titre sont écrits en gros caractères. Je passerai la nuit dans votre maison, faites-moi préparer une chambre.

Puis il s'assied auprès du feu.

Au moment où l'aubergiste se dispose à sortir pour exécuter l'ordre que e docteur vient de lui donner, un jeune homme ouvre la porte d'entrée et s'avance rapidement au milieu de la salle. Il est suivi par un domestique qui porte d'une main une valise, et de l'autre une boîte à violon. Ce jeune homme, c'est Urbain, célèbre violoniste. Il s'approche de l'aubergiste et lui demande si une jeune fille d'une beauté remarquable, et qui voyage avec son père, a changé de chevaux à la poste.

Madame Ursule repond négativement.

— J'ai perdu sa trace ! dit l'artiste d'un air désespéré.

Le docteur Matheus se lève, et après avoir salué profondément le jeune homme, il lui dit :

— Votre impatience vous a fait devancer la femme que vous cherchez. Attendez ici; elle y viendra bientôt.

— Vous ne pouvez pas la connaître, répond Urbain.

— Je la connais, reprend Matheus, c'est la fille du comte de Vardeck.

Urbain fait un geste de surprise.

Le docteur ajoute en souriant :

— Hélène de Vardeck est charmante, je comprends l'amour qu'elle vous a inspiré.

— Qui vous a dit que je l'aime? s'écrie le jeune homme. Je n'ai confié mon secret à personne.

— Je l'ai deviné, répond Matheus.

Urbain le regarde d'un air effrayé.

— Entendez-vous le roulement d'une voiture et le fouet d'un postillon? reprend le docteur. Je ne vous ai pas trompé. La femme que vous aimez entre en ce moment dans la cour de l'auberge.

En effet, le comte de Vardeck et sa fille paraissent bientôt sur le seuil de la porte. Le révérend père Anselme, de l'ordre des Bénédictins, les accompagne. Dès que le moine aperçoit Urbain, il s'élance vers lui et l'embrasse avec effusion.

A la vue du Bénédictin, le docteur Matheus se trouble et disparaît en passant à travers la muraille.

— Quel est ce jeune homme? dit le comte de Vardeck au père Anselme en lui désignant Urbain.

— C'est un pauvre orphelin sur lequel je veille depuis son enfance, et qui est devenu un grand artiste.

— Je le reconnais, dit le comte à sa fille, nous avons apprécié son talent au dernier concert donné par le roi. Et s'adressant à Urbain, il ajoute : — Vous tirez de votre violon des sons merveilleux.

L'artiste espère qu'Hélène va, comme son père, lui adresser des éloges; ces éloges, il les implore du regard; mais elle reste froide et dédaigneuse. L'artiste courbe la tête d'un air profondément découragé. Le chagrin qu'il éprouve est si violent qu'il n'a pas la force de le cacher. Le comte de Vardeck le remarque, et dit à la fille :

— Vous auriez dû féliciter ce jeune homme sur le succès qu'il a obtenu chez le roi; votre dédain l'a désolé.

— Cela m'est fort indifférent, répond-elle d'un air hautain.

En ce moment un gentilhomme vêtu de la façon la plus élégante sort d'une des chambres de l'auberge. Il fait un geste de surprise en voyant le comte de Vardeck et sa fille, et s'avance aussitôt vers eux. Cette rencontre cause un vif

plaisir à Hélène; sa physionomie, qui jusqu'alors avait exprimé l'ennui, devient radieuse.

— Par quel hasard vous trouvez-vous ici? demande-t-elle au gentilhomme.

— Je m'y suis arrêté pour y passer la nuit, répond-il; je retourne dans mon château.

— Nous aussi, reprend-elle; demain nous ferons route ensemble.

— Comment se nomme ce gentilhomme? demande Urbain au père Anselme.

— C'est le baron de Saint-Ibars, répond le religieux. Il est cousin de Mlle de Vardeck, et doit l'épouser prochainement.

En apprenant cette nouvelle, l'artiste porte la main à son front, comme s'il avait reçu un coup de massue.

— Qu'as-tu donc? s'écrie le moine.

— Rien, mon père... un étourdissement, répond le jeune homme. Et il tombe accablé sur une chaise.

L'aubergiste annonce aux voyageurs que leurs chambres sont prêtes à les recevoir. Ils sortent tous, excepté le père Anselme et Urbain.

Le jeune homme appuie ses coudes sur une table et cache son visage dans ses mains. Le moine le regarde pendant quelques instants avec une expression de profond chagrin; puis il s'approche de lui, et pose doucement sa main sur son épaule.

A cet attouchement Urbain tressaille, et regarde le père Anselme d'un air égaré, comme s'il ne le reconnaissait pas.

— C'est moi, dit le saint homme, c'est ton vieil ami; reviens à la raison, pauvre insensé! J'ai enfin découvert le secret de ta tristesse, ce secret que tu me caches depuis si longtemps. Tu aimes Mlle de Vardeck.

— C'est vrai, mon père.

— Mais elle est riche et fille d'un puissant seigneur; toi tu es sans fortune et sans nom.

— Je le sais.

— Malheureux! qu'espères-tu donc?

— Rien... plaignez-moi!

— Il faut cesser de suivre cette femme; il faut la fuir et l'oublier.

— Vous avez raison, mon père.

— Eh bien, pars à l'instant même.

— A l'instant même! mon parti est pris.

Un valet vient annoncer au père Anselme que le comte de Vardeck le mande près de lui.

— Tu m'as promis de partir, dit le moine à Urbain.

— Soyez sans inquiétude, reprend le jeune homme, je tiendrai ma promesse.

Le père Anselme sort de la salle de l'auberge avec le valet, qui le conduit dans la chambre du comte de Vardeck.

Urbain suit des yeux le saint homme, en se disant : — Il va la voir, lui parler et moi, je vais m'éloigner d'elle pour toujours. Mais, quel que soit l'espace que je mette entre elle et moi, pourrai-je la chasser de mon cœur et de ma pensée ? Non... alors à quoi bon la fuir ?... La délivrance pour moi, c'est la mort. Que cette heure soit la dernière de ma vie !

Urbain se dirige rapidement vers la porte, afin de mettre à exécution le projet criminel qu'il vient de former ; mais au moment où il va sortir, Matheus lui barre le passage.

— Jeune homme, dit le docteur en souriant d'un air triomphant, veuillez m'accorder une minute d'entretien ?

— Je ne puis vous parler en ce moment, répond Urbain, une affaire importante et pressée m'oblige à sortir.

— Vous avez donc bien hâte d'en finir avec la vie ? reprend Matheus.

— Qui vous a dit que j'aie l'intention de me tuer ? s'écrie Urbain stupéfait.

— On ne me dit jamais rien, je devine tout, réplique le docteur en se frottant les mains. Puis, il ajoute, après avoir regardé l'artiste d'un air de pitié : — Être sans courage, qui veut se retirer de ce monde, parce qu'un moine lui a dit : Tu nourris dans ton sein un amour sans espoir. Eh bien, moi, qui ai le cerveau moins étroit que cet homme de Dieu, je te jure que, quelles que soient ta pauvreté et l'humilité de ta naissance, si tu en as la volonté ferme, Mlle de Vardeck partagera la passion qu'elle t'a inspirée.

— Oh ! répond Urbain avec un sourire amer, s'il suffisait de vouloir, j'aurais déjà réussi.

— La musique a bien du charme pour séduire le cœur d'une femme, poursuit Matheus.

— Mon violon est sans puissance sur Mlle de Vardeck.

— Il en aura une invincible, reprend le docteur, si tu consens à me le confier un instant.

— Soit, dit l'artiste en tirant l'instrument de sa boîte ; le voici : mais je ne vous comprends pas.

— Es-tu brave ? demande Matheus.

— Je le crois.

— Es-tu capable de ne reculer devant aucun moyen pour obtenir l'amour d'Hélène ?

Urbain fait un geste d'hésitation.

— Tu ne l'aimes pas, dit Matheus avec une expression de mépris.

— Je suis décidé à tout, répond l'artiste, qui cède malgré lui à l'ascendant de cet étrange personnage.

En ce moment le tonnerre gronde sans interruption, et minuit sonne à l'horloge du village.

Matheus dessine avec sa canne un cercle dans lequel il enferme Urbain, puis il fait un geste impérieux, et aussitôt des femmes pâles, échevelées, et vêtues de longues robes grises et transparentes, comme des toiles d'araignée, pénètrent dans la salle de l'auberge, les unes en descendant de la cheminée, les autres en passant à travers les murailles, à travers les marches de l'escalier. Georges frissonne et veut fuir en voyant ces apparitions infernales ; mais il est retenu par une force invincible dans le cercle que le docteur à tracé autour de lui.

— Maître, que veux-tu ? demandent les femmes en s'adressant à Matheus.

— Je veux la rose qui donne l'amour, le laurier qui donne la gloire, et le serpent qui donne la puissance de la fascination.

Elles montrent la fenêtre qui s'ouvre et laisse voir trois autres femmes pareillement pâles et échevelées, mais vêtues de robes rouges. Ces trois femmes montent sur l'appui de la fenêtre, et en descendent sans faire un seul mouvement ; puis elles glissent sur le parquet comme des ombres, et s'arrêtent près de Matheus. L'une tient une rose à la main, l'autre une couronne de laurier, la troisième montre un serpent roulé autour de son bras.

Matheus frappe le sol avec sa canne, et il en sort une chaudière dans laquelle il met le violon d'Urbain ; ensuite il y jette la rose, la couronne et le serpent, qu'une flamme ardente vient dévorer.

Les trois femmes vêtues de rouge contemplent avec une joie convulsive cette œuvre infernale, les autres dansent aux sons d'une musique sinistre qui se mêle aux éclats de foudre.

Un démon sort enfin de la chaudière, en tenant à la main le violon qu'il remet à Matheus ; puis il saute sur le parquet, dans lequel il s'enfonce aussitôt.

Les femmes et la chaudière disparaissent, et le tonnerre cesse de gronder. On n'entend plus que le vent qui souffle d'une façon plaintive.

— Maintenant, dit Mathéus en tendant à l'artiste l'instrument auquel il vient de donner une puissance infernale, quand tu joueras de ce violon, mademoiselle de Vardeck sera attirée vers toi par une force irrésistible.

Urbain regarde Matheus avec stupeur ; les événements surnaturels dont il a été témoin lui ont causé une telle commotion, qu'il est comme paralysé, incapable de faire un seul mouvement.

— Allons, dit Matheus, essaye ton pouvoir.

Fasciné par le regard de cet étrange personnage, l'artiste promène d'abord machinalement l'archet sur les cordes du violon, puis il s'anime et joue avec passion.

Hélène, vêtue d'une robe blanche et tenant une bougie à la main, paraît au haut de l'escalier qui conduit dans les chambres de l'auberge, et elle écoute, charmée par le chant plein de mélodie qu'Urbain tire de son instrument; ensuite elle descend lentement les marches, puis elle fait un pas dans la salle, en se dirigeant vers l'artiste, puis elle en fait deux, puis trois, mais comme si elle agissait malgré elle, comme si elle était poussée par une force plus puissante que sa volonté.

Quand le jeune homme la voit près de lui, il cesse de jouer, et la contemple, ivre d'amour et de bonheur.

— Vous m'écoutiez, dit-il, c'est le plus beau triomphe que j'aie remporté de ma vie.

Hélène est interdite et ne sait que répondre.

En ce moment le père Anselme vient augmenter, par sa présence, la confusion d'Hélène.

— Que faites-vous ici? lui demande-t-il d'un air sévère.

— J'ai été réveillée par une musique si harmonieuse, que je me suis levée, afin de mieux entendre, répond-elle.

— Il faut rentrer dans votre chambre, reprend le père Anselme.

Avant de sortir, Hélène laisse tomber un ruban que l'artiste ramasse aussitôt et porte à ses lèvres.

— Tu m'avais promis de partir, dit le religieux à Urbain.

— J'attendais qu'il fît jour, répond le jeune homme d'un air embarrassé.

— Ingrat! tu ne me remercies pas, dit Matheus à l'artiste.

— Ma reconnaissance sera éternelle, répond Urbain en pressant la main du docteur.

— Il est à moi, s'écrie Matheus avec orgueil.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le comte de Vardeck donne un bal dans son château du Poulighein, pour célébrer le jour anniversaire de la naissance de sa fille. Des invités arrivent successivement, et après avoir offert chacun un présent à Hélène, ils montent un escalier qui conduit dans une vaste galerie. Le comte de Vardeck les accompagne. Sa fille a refusé de le suivre, en disant qu'elle veut surveiller les

apprêts du bal ; mais ce qui l'oblige à rester dans le salon, c'est qu'elle vient de voir Urbain sur l'appui d'une fenêtre qu'il a escaladée.

— Imprudent ! dit-elle au jeune homme, retirez-vous !

Loin d'obéir, l'artiste s'élance dans la salle du bal.

— Vous me perdez ! reprend Hélène.

— Je ne peux vivre sans vous voir, répond Urbain.

— Eh bien! vous me verrez pendant la fête. Voici une lettre d'invitation que j'ai demandée pour vous à mon père. Maintenant, partez !

L'artiste prend la lettre, couvre de baisers la main d'Hélène, puis il sort comme il est entré, en escaladant la fenêtre.

Tous les invités arrivent. Urbain revient bientôt parmi eux.

Le comte de Vardeck remarque les regards passionnés que sa fille échange avec l'artiste, et il en éprouve une telle inquiétude que, pour savoir si ses soupçons sont fondés, il dit à quelques-uns de ses amis, en observant Hélène :

— Je donnerai prochainement une autre fête, le jour où je marierai ma fille avec son cousin le baron de Saint-Ibars.

Urbain et Mlle de Vardeck pâlissent. Après un moment d'hésitation, la jeune fille dit à son père :

— Ce mariage est impossible !

— Pourquoi ? demandent le comte et le baron.

— Je ne veux pas me marier, répond Hélène.

— Mais Mr de Saint-Ibars a ma parole, reprend M. de Vardeck.

— J'ai la vôtre aussi, dit le baron à sa cousine.

— Dégagez-moi de ma promesse, répond la jeune fille. Je ne pourrais vous aimer.

— Vous en aimez donc un autre ?

— Oui, mon père.

— Qui donc ?

— Lui ! répond résolument Hélène en montrant Urbain.

L'indignation du comte est partagée par tous ceux qui assistent à la fête.

— Misérable ! dit M. de Vardeck en s'adressant à l'artiste, tu as séduit ma fille !

— Mes intentions sont honorables, répond le jeune homme, accordez-moi sa main...

— C'est trop d'impudence ! s'écrie le gentilhomme pâle de fureur.

— Quand on reçoit dans sa maison un drôle de ton espèce, on le paye ; voici ton salaire, dit le baron de Saint-Ibars en jetant sa bourse aux pieds d'Urbain.

— Et maintenant, ajoute le comte de Vardeck en s'adressant à ses valets, chassez-le.

L'artiste tente vainement de résister aux valets, qui s'empressent d'exécuter l'ordre que leur maître leur a donné. Hélène, indignée de l'affront que l'on fait à Urbain, dit au comte de Vardeck :

— Je dois partager le sort de l'homme à qui j'ai donné mon cœur ; je me considère comme chassée de votre maison.

Puis elle sort de la salle du bal en courant d'un air éperdu.

ACTE DEUXIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Mademoiselle de Vardeck a suivi Urbain chez sa cousine, Solange Cerdick, qui exploite une petite ferme que l'artiste lui a achetée avec le fruit de son travail. On voit Hélène assise sur une chaise longue dans un pavillon dont la fenêtre est ouverte. Le jeune homme est agenouillé à sa droite ; Solange se tient debout à sa gauche.

— Pauvre enfant ! dit Urbain en pressant doucement la main de la jeune fille, toutes ces émotions vous ont brisée.

— Il faut prendre quelque repos, ajoute la nourrice.

— Oui, répond Hélène, je vais tâcher de dormir.

Cependant, des paysans sont dans la cour de l'auberge, occupés à rentrer des gerbes. Ils sont heureux, car la moisson est belle ; ils dansent, ils rient. Urbain sort du pavillon et leur ordonne de suspendre leur travail, afin de ne pas troubler le sommeil de mademoiselle de Vardeck. Les paysans s'éloignent aussitôt.

Au moment où l'artiste va rentrer dans le pavillon, Matheus s'offre brusquement à sa vue, en passant à travers la porte, qui reste fermée. Urbain recule épouvanté !

— Ingrat ! dit le docteur, tu ne pensais pas à moi, et cependant tous tes vœux sont comblés. Hélène de Vardeck t'aime à un tel point, que pour te

suivre, elle a fui la maison paternelle. Il ne faut pas oublier que c'est à moi que tu dois ton bonheur.

— Je ne l'oublie pas, répond Urbain en faisant un effort pour dominer la terreur que lui inspire cet étrange personnage.

— Eh bien ! reprend Matheus, en échange des services que je t'ai rendus, j'ai quelque chose à te demander.

— Parlez ! De quoi s'agit-il ?

— Tu sais qui je suis ?

— Vous êtes le docteur Matheus.

— Ce nom en cache un autre, mon cher. Puisque tu es assez naïf pour ne l'avoir pas deviné, je vais te le dire : Je suis Satan.

— Satan ! s'écrie le jeune homme frissonnant d'horreur.

— Pourquoi trembles-tu ? Je ne t'ai fait aucun mal. Tu m'as plu, je me suis intéressé à toi. Tu voulais mourir parce qu'une femme ne t'aimait pas, et grâce à mon influence, cette femme t'a aimé à l'instant même. Forme d'autres vœux, et ils seront aussitôt exaucés. Mais les hommes sont ingrats et lâches ; je ne veux pas qu'un jour tu puisses me renier. Il faut donc que tu te lies à moi pour l'éternité, il faut que tu me livres ton âme en signant ce pacte avec ton sang.

— Jamais ! s'écrie le jeune homme.

— Tu refuses ?

— Oui, laisse-moi.

— Enfant ! reprend le génie du mal en souriant ; enfant ! il est trop tard pour t'arrêter. Tu as fait un pas dans ma route, tu dois maintenant la suivre jusques au bout.

— Non, répond Urbain en joignant les mains et en levant les yeux au ciel ; je puis encore me repentir de m'être laissé tenter par toi, et obtenir de Dieu mon pardon.

— Prends garde ! s'écrie Satan avec fureur ; ce que j'ai fait, je peux le défaire.

— Peu m'importe !

— Tu es bien décidé ?

— Oui, va-t'en !

Un démon sort du tronc d'un arbre, prend le violon d'Urbain qui est placé sur une table, et le brise en le jetant violemment à terre.

Aussitôt une flamme s'échappe de l'instrument, et disparaît dans l'espace.

— Maintenant, dit Satan à Urbain, dont les mains sont toujours jointes et les yeux levés au ciel, tu as perdu toute ta puissance. Vois-tu ce jeune homme qui ouvre la grille de la ferme ? C'est le baron de Saint-Ibars ; il vient cher-

cher ici Hélène que tu lui as ravie, et elle va le suivre, car c'est lui qu'elle aime à présent.

— Tu mens! s'écrie l'artiste.

— Regarde! répond-il en montrant du doigt le baron de Saint-Ibars, qui, après avoir traversé la cour de l'auberge, s'arrête devant la porte du pavillon et frappe trois fois dans ses mains.

A ce signal, Hélène se lève, puis elle retombe profondément endormie sur le lit de repos. Le père Anselme a paru tout à coup derrière elle, vêtu d'une longue robe blanche, et le front entouré d'une auréole comme un envoyé du ciel. En étendant son bras protecteur sur la jeune fille, le saint personnage s'est opposé à ce qu'elle servît les desseins de l'esprit du mal.

Satan fait un geste de fureur pour obliger Hélène à suivre le baron de Saint-Ibars, et sentant que sa volonté est combattue par une puissance supérieure à la sienne, il a recours à la ruse : il fait sortir du pavillon une femme qui n'est pas Hélène, mais qui a la même taille, les mêmes traits, les mêmes vêtements, qui lui ressemble complétement.

En voyant cette image de sa maîtresse se disposer à partir avec le baron de Saint-Ibars, Urbain veut s'élancer vers elle pour la retenir; mais Satan le retient par le bras.

— Signe ce pacte, lui dit-il, et j'empêche Hélène de suivre ton rival.

— Non, laisse-moi! s'écrie l'artiste en faisant un effort désespéré pour dégager son bras.

— La lutte est inutile, dit Satan, cède donc! tu vois bien que mademoiselle de Vardeck sort de la ferme avec le baron de Saint-Ibars. Je peux encore la ramener près de toi... Veux-tu signer ce pacte?

— Non, répond Urbain épuisé par la douleur.

— Eh bien! Hélène est à jamais perdue pour toi.

— Que la volonté de Dieu soit faite! dit le jeune homme avec résignation.

La terre s'entr'ouvre, et Satan, furieux de la défaite qu'il vient d'éprouver, descend dans son sombre empire.

Dès qu'il se sent libre, Urbain tente en vain d'ouvrir la grille qui clôt la ferme; puis il s'élance d'un air éperdu vers le pavillon, et en pousse violemment la porte. Hélène, que le bruit a réveillée, se lève et s'avance vers l'artiste, qui, en la voyant, s'éloigne aussitôt d'elle avec horreur.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle, vos traits sont bouleversés.

— Laissez-moi! s'écrie-t-il, laissez-moi.

— Tu souffres, mon enfant! dit Solange à Urbain. Quel malheur t'a donc frappé? Explique-toi, je t'en supplie!

L'artiste ne répond pas; il semble anéanti.

— Reviens à toi, mon fils, dit le père Anselme, qui paraît en ce moment. Je suis ton bon génie, tu le sais bien. Je ne devais avoir de la puissance pour assurer ton bonheur que le jour où tu aurais résisté au génie du mal. Ce jour est venu, tu es sorti victorieux de la lutte que le ciel t'avait imposée; maintenant tu seras heureux, je te le jure. La femme que tu as vue partir avec ton rival n'était pas Hélène; c'était un être créé à son image. J'ai retenu Hélène près de toi... elle t'aime... et t'aimera toujours. On t'a brisé ton violon, mais je t'en donne un autre, et celui-là n'est pas une œuvre du démon.

En voyant l'instrument que lui montre le vieillard, Urbain fait un geste d'horreur et fuit épouvanté.

— Le malheureux a perdu la raison, dit Grégoire.

— Il la retrouvera, répond le moine en s'adressant à Hélène et à Solange, dont les yeux sont remplis de larmes. Allez prier, mes enfants; Dieu ne nous abandonnera pas.

Les deux femmes, rassurées par le saint homme, sortent de la ferme pour s'agenouiller dans l'église du village. Grégoire veut les suivre; mais le moine l'arrête en lui disant :

— Il faut rester près de ton maître et veiller sur lui.

— Vous avez raison, mon père, répond le fidèle serviteur. Tenez, le voici.

En effet, Urbain traverse la cour de l'auberge. Il est calme, mais ses yeux sont hagards. Grégoire s'approche de lui, et dans l'espérance de le distraire, il lui offre le violon que le père Anselme lui a donné. L'artiste le prend machinalement, et il en tire des accords bizarres, qui sont en harmonie avec le désordre de ses pensées, puis il entame un chant plein de mélodie qu'il interrompt brusquement.

— Continuez, monsieur, dit Grégoire en lui montrant un ange du ciel qui a le visage d'Hélène et qui ouvre la porte de la grange. Continuez, monsieur, votre musique attire un bon génie dans la ferme.

L'ange s'avance vers Urbain et lui dit :

— L'air harmonieux que tu viens de jouer m'a charmé; chaque fois que tu me le feras entendre, j'éloignerai de toi tous les mauvais esprits qui voudraient te tourmenter.

— Qu'elle est belle! s'écrie Grégoire d'un air extatique. Cette maison est bénie par le Seigneur.

La vision céleste disparaît; elle est bientôt remplacée par un démon qui ressemble à celui que l'artiste a vu sortir du tronc d'un arbre et qui a brisé le violon du diable. Ce démon s'avance rapidement vers Urbain, tourne autour de lui, et le poursuit en faisant des gestes menaçants.

Le jeune homme et Grégoire sont glacés d'effroi. Enfin le domestique par-

vient à surmonter la terreur qui le paralyse, et rappelle à son maître ce que l'ange lui a dit : — Chaque fois que tu joueras cet air qui m'a charmé, j'éloignerai de toi tous les mauvais esprits qui voudraient te tourmenter.

Urbain prend son violon, et à peine a-t-il commencé le chant mélodieux avec lequel il a attiré le bon ange, que le démon s'éloigne.

L'artiste, brisé par toutes les émotions qu'il vient d'éprouver, s'assied sur un banc et s'endort profondément.

— Il est sauvé, dit le père Anselme en contemplant avec joie la physionomie du jeune homme, qui exprime le calme et le bonheur.

— Oui, il est sauvé, reprend Grégoire; il a maintenant un talisman pour conjurer tous les envoyés du diable.

En ce moment survient le comte de Vardeck.

— Ma fille s'est réfugiée dans cette maison, dit-il au moine. Je vous remercie, mon père, de m'y avoir précédé.

— Votre fille vous sera rendue, monsieur le comte, répond le père Anselme ; mais j'espère que vous ne mettrez pas plus longtemps obstacle à son bonheur.

— Je ne puis consentir à ce qu'elle soit l'épouse d'un artiste, d'un enfant trouvé, reprend le grand seigneur.

— A dater de ce jour, réplique le bénédictin, Urbain, mon fils d'adoption, est gentilhomme comme vous. Le roi, sur ma demande, a daigné lui donner des titres de noblesse.

Hélène et Solange rentrent dans la ferme. Quand la jeune fille voit son père, elle est tentée de fuir ; mais il la regarde avec tendresse, et la serre bientôt sur son cœur en répandant de douces larmes.

Urbain se réveille pour être témoin de ce tableau touchant.

— Oublions le passé, lui dit le comte de Vardeck en lui tendant la main. Je ne m'oppose plus à votre union, mes enfants, soyez heureux.

L'artiste craint d'être abusé par un rêve ; il a peine à croire tant de bonheur.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le comte de Vardeck donne une fête magnifique pour célébrer le mariage d'Urbain et d'Hélène. Le vieux gentilhomme conduit ses invités dans la salle de spectacle de son château du Poulighein, pour les faire assister à la représentation d'un divertissement en deux tableaux, intitulé *les Fleurs animées*. Hélène et Urbain remplissent les principaux rôles.

Quand tout le monde a pris place, le comte de Vardeck donne le signal, et le rideau se lève.

EXPLICATION DU DIVERTISSEMENT.

Des fleurs se révoltent contre un jardinier qui les tient captives sous les vitraux d'une serre, et l'emportent dans le royaume de la rosée.

Le beau jardinier plaît à la souveraine de ce séjour enchanté, et devient son époux.

FIN.

Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

Paris.— Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



DATE DUE

JUN 2 1970			
MAY 2 9 1979			

GAYLORD PRINTED IN U.S.A.



